

Femmes de parole *Inventaires*

Marie-Michèle Lapointe-Cloutier

Numéro 86 (1), 1998

Le théâtre à Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapointe-Cloutier, M.-M. (1998). Compte rendu de [Femmes de parole : *Inventaires*]. *Jeu*, (86), 145–147.

Femmes de parole

Inventaires de Philippe Minyana est une histoire de femmes. Rien d'étonnant que la compagnie les Trois Sœurs, nouvelle venue dans le paysage théâtral de la capitale, ait choisi cette œuvre comme acte de naissance. Car l'un de ses principaux mandats est de faire un théâtre axé sur les femmes, un théâtre plus féminin que féministe. Un théâtre qui permette de sortir d'un emploi féminin habituel et de proposer un discours plus contemporain sur les femmes, tout en faisant connaître des textes du répertoire européen peu joués ici, des pièces intimes et sensibles à l'univers féminin.

Inventaires

TEXTE DE PHILIPPE MINYANA. MISE EN SCÈNE : LES TROIS SŒURS, SUPERVISÉE PAR ROBERT LEPAGE ; SCÉNOGRAPHIE, COSTUMES ET ÉCLAIRAGES : ISABELLE LARIVIÈRE. AVEC MARIE-JOSÉE BASTIEN, SYLVIE CANTIN ET MARIE-THÉRÈSE FORTIN. PRODUCTION AUTOGÉRÉE DES TROIS SŒURS, PRÉSENTÉE AU CENTRE INTERNATIONAL DE SÉJOUR DU 9 AU 20 DÉCEMBRE 1997.

C'est donc avec les sœurs de scène que sont Marie-Josée Bastien, Sylvie Cantin et Marie-Thérèse Fortin que l'on découvre *Inventaires*, brillamment réalisé avec bien peu de moyens. Ici pas de grands jeux d'éclairage, pas de costumes mirobolants, pas de déploiements inutiles. Que du jeu et du texte. Une de ces productions où le manque de ressources financières et techniques a pour effet de mieux révéler l'art de l'acteur et, du coup, le théâtre. Car le théâtre a parfois tendance à s'éloigner de son essence, à savoir un contact avec le spectateur et un travail d'acteur. Cette volonté de retourner aux fondements de la pratique théâtrale et de faire un théâtre moins formel est d'ailleurs un autre des mandats que se sont donnés les Trois Sœurs, en plus du désir d'accueillir des projets de comédiens et de comédiennes de Québec qui souhaitent produire des spectacles répondant aux orientations de la compagnie. Le tout dans le plaisir, car leur théâtre doit être, affirment les comédiennes, un lieu de plaisir, de ressourcement, ainsi qu'un moyen de retourner à l'essentiel.

On assiste donc, avec *Inventaires*, à un théâtre de chambre dans un décor surchargé de meubles et d'objets hétéroclites, qui a la chaleur d'un salon habité de longue date. Un salon où trois femmes viendront, une à une, parler d'un objet qui, pour une raison précise, se trouve au centre de leur vie. À la fois prétexte et symbole, ces objets sont le point de départ de leur récit. Mémoire vivante de leur passé, témoin silencieux de leur existence, ils alimentent leur discours et font revivre leurs souvenirs, menant Jacqueline, Angèle et Barbara à nous dévoiler peu à peu leurs secrets, leurs rêves, leurs déceptions et leurs défaites.

D'une simplicité trompeuse, le spectacle offre une prodigieuse exploration du rythme et de la musicalité du langage. La voix basse et nasillarde de Barbara, le ton aigu d'Angèle et le rythme lent et posé de Jacqueline mettent en relief chacun des personnages tout en donnant un tempo syncopé et lancinant au spectacle, qui fait écho à l'écriture fragmentée de l'auteur. Bref, on nous offre une délicieuse musique de chambre, qui se terminera sur un air de tango entonné en chœur par les trois

comédiennes. N'ayant pas misé sur les actions scéniques et les grands déplacements, les comédiennes ont travaillé l'infiniment petit : le sourcil relevé, la mâchoire tombante, les yeux papillonnant, les épaules courbées, les mains crispées, la jambe offerte. De plus, une attention particulière semble avoir été accordée à la présence silencieuse des autres femmes pendant le monologue de l'une d'elles, présence passive mais puissante qui soutient le propos de l'autre sans aucune intervention, ni par le geste ni par la parole. Cette absence d'interaction entre les interprètes n'étant probablement pas étrangère au raffinement de la « mise en corps » des personnages, dans ce spectacle mené avec beaucoup d'adresse et d'ardeur.

La cuvette de Jacqueline

Sylvie Cantin

De la race de Simone de Beauvoir, Jacqueline est une militante, une combattante. Une femme d'avant-garde qui vivait en avance sur son époque. Une femme intelligente, mais une femme... Mère par la force des choses, elle met des enfants au monde comme d'autres vont à l'usine, parce qu'il le faut, mais sans jamais que ce soit là le centre de sa vie, elle qui a su vivre et aimer avec simplicité et philosophie.

Le rythme lent de son récit, ses nombreuses pauses où elle semble réfléchir sur les événements du passé font ressortir l'intelligence de ses remarques et de ses opinions sur sa vie et son époque. Toujours prête à tout essayer, à prendre des risques, à oser, à se battre, elle a fait preuve d'une force et d'un regard critique peu communs pour une femme de son temps. Aujourd'hui, avec une assurance tranquille, sa cuvette sur les

genoux, le dos courbé par les années et le labeur, elle raconte sans détour ses luttes et les moments difficiles de sa vie. Étonnée autant que nous, semble-t-il, par les tremblements inattendus de sa voix, lorsqu'elle relate, par exemple, la mort de son frère, elle se surprend, avec l'âge, à se laisser émouvoir par ses souvenirs, n'ayant peut-être plus le courage, ou l'envie, de masquer sa fragilité et de cacher ses émotions comme par le passé.

La robe d'Angèle

Marie-Josée Bastien

Grande romantique, et qui plus est inconsciente, Angèle traverse la guerre, la vie et les hommes sans jamais perdre la naïveté de sa jeunesse. Fardée comme une jeune fille



Jacqueline et sa cuvette

(Sylvie Cantin). Photo :

Patrice Babeux.



Angèle et sa robe (Marie-

Josée Bastien). Photo :

Patrice Babeux.

qui joue les ingénues du cinéma d'après-guerre – les lèvres trop roses, les sourcils trop arqués –, elle s'offre à nous vêtue de sa robe et de ses bijoux de 1958. Avec sa voix haut perchée, stridente, elle nous raconte l'histoire de sa robe, de la guerre, des baisers reçus et donnés. Sa croyance en l'amour et sa féminité fragile à la Brigitte Bardot font d'elle une proie facile et une femme à protéger. Mal mariée, elle a pour amant un homme qui l'a choisie et qui la trouve belle, avec et surtout sans sa robe.

La bouche toujours entrouverte et les sourcils constamment levés, elle porte un regard innocent et inconscient sur le monde. Elle ne s'étonne pas devant les horreurs de la guerre et accepte sans sourciller de voir son amie Bella se faire battre parce qu'elle est juive. Toute droite, son sac à main pressé sur sa poitrine, avec la gaucherie d'une ingénue à son premier rendez-vous, elle nous raconte des drames dont elle-même ne semble pas saisir toute la portée. Comme si, dans son inconscience, elle n'arrivait pas à comprendre qu'il y a là de quoi pleurer.

Le lampadaire de Barbara Marie-Thérèse Fortin

Barbara, une ancienne beauté qui vieillit mal, vient nous présenter son lampadaire, dernier hommage à sa splendeur désormais disparue. Avec sa voix basse, au ronronnement nasillard, Barbara nous raconte l'échec de son mariage et de sa vie, elle qui a tout misé sur ses godasses, ses cheveux, ses ongles... Elle nous révèle, sans fatalisme et avec beaucoup d'ironie, sa relation avec son mari, un homme monstrueux qui la trompait et la battait. Son histoire est en quelque sorte celle de toutes ces femmes qui sont maltraitées sans jamais se plaindre, comme si cela était dans l'ordre des choses.

Du haut de son élégance déchuë, le ton légèrement amusé et vaguement méprisant, elle semble nous dire, comme Juliette Gréco : « Je suis comme je suis, je suis faite comme ça. Que voulez-vous de plus ? Que voulez-vous de moi ? » Quand on a reçu des taloches toute sa vie, la violence devient quelque chose de routinier, de banal. Barbara, quant à elle, n'y voit rien d'exceptionnel ou de particulièrement horrible. Bien sûr, elle a fait de nombreuses dépressions. Mais n'est-ce pas normal pour une femme ? Tristement, on ne sent aucune énergie de lutte chez elle, pas même l'énergie du désespoir. La froideur de son ton et de son propos, elle qui se dit séductrice mais qui hait les hommes, nous laisse deviner une femme brisée et amère, mais qui subit sans jamais faire d'elle-même une victime. Elle vivra son destin jusqu'au bout. **■**

Barbara et son lampadaire
(Marie-Thérèse Fortin).
Photo : Patrice Babeux.

